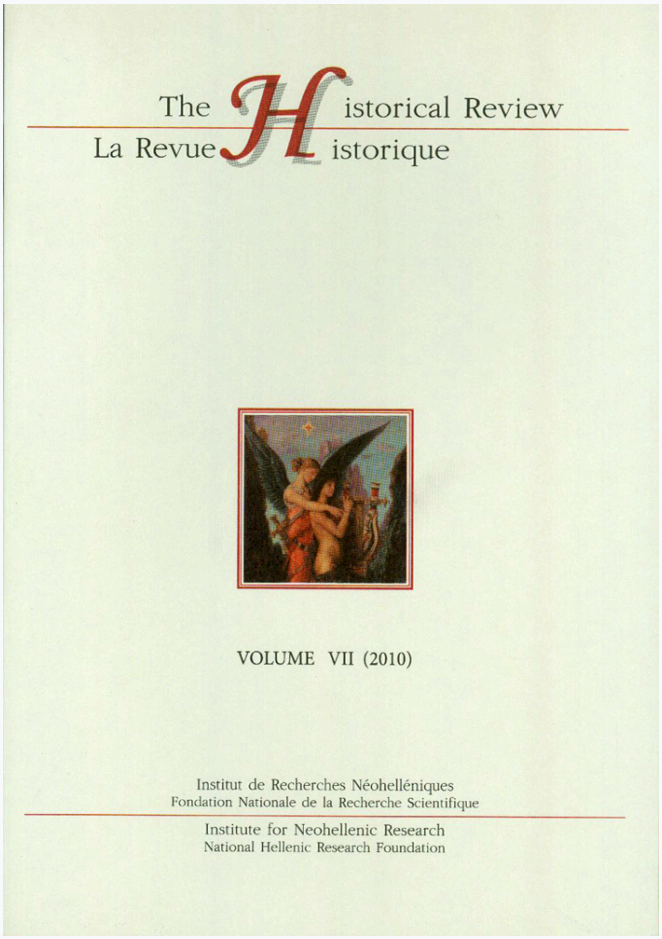
ePublishing

ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
EKT NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 7 (2010)

Networking and Spatial Allocation around the Mediterranean, Seventeenth-Nineteenth Centuries



Les hommes d'affaires byzantins et leur role politique à la fin du Moyan Âge

Tonia Kioussopoulou

doi: 10.12681/hr.253

To cite this article:

Kioussopoulou, T. (2011). Les hommes d'affaires byzantins et leur role politique à la fin du Moyan Âge. *The Historical Review/La Revue Historique*, *7*, 15–22. https://doi.org/10.12681/hr.253

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 06/09/2026 00:23:58

LES HOMMES D'AFFAIRES BYZANTINS ET LEUR RÔLE POLITIQUE À LA FIN DU MOYEN ÂGE[1]

Tonia Kioussopoulou

Résumé: Vers la fin du Moyen Âge, pendant la deuxième moitié du XIVe siècle et la première moitié du XVe siècle, le fameux ordre byzantin, la "taxis", l'équilibre disons, sur lequel se basait pendant des siècles entiers la société byzantine, était menacé par l'apparition de couches nouvelles, d'hommes nouveaux, qui revendiquaient leur appartenance à cet ordre. Pendant le XVe siècle, ceux qui assistaient l'empereur dans l'exercice de son pouvoir, ceux qui faisaient partie de son entourage, les "archontes" des sources écrites, constituaient une couche qui ne correspondaient pas tout à fait à l'ancienne aristocratie byzantine. Leur place sociale était comme dans le passé, determinée par leur puissance économique et par les relations directes qu'ils entraitenaient avec l'empereur. Sauf, qu'à présent cette puissance économique s'appuyait essentiellement sur les activités commerciales. Une nouvelle aristocratie, une aristocratie montante, résidait à Constantinople, ayant absorbé un grand nombre des anciennes familles aristocratiques de la ville, et formait avec eux la couche dirigeant de la société byzantine. L'orientation politique et les besoins de cette aristocratie est devenue un facteur décisif en ce qui concerne le caractère de l'État byzantin au XVe siècle.

Je vais parler des hommes d'affaires byzantins avant la chute de Constantinople et de leur rôle politique. Ce que je vais montrer c'est précisement comment la présence de ces hommes d'affaires[2] était un facteur décisif pour la transformation de l'État byzantin.

Avant d'exposer mes données, je dois expliquer pourquoi je me suis intérressée au XVe siècle, à une époque que l'historiographie de Byzance

[1] Cette communication est essentiellement basée sur le livre: Tonia Kioussopoulou, *Βασιλεύς ή οικονόμος. Πολιτική εξουσία και ιδεολογία πριν από την Άλωση* [Empereur ou administrateur. Pouvoir politique et idéologie avant la chute], Athènes 2007. Je me permets donc de ne faire que les références bibliographiques les plus nécessaires.

[2] La bibliographie sur les hommes d'affaires byzantins est riche. Voir, à titre indicatif, N. Oikonomides, *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe-XVe siècles)*, Paris et Montréal 1979; Angeliki Laiou-Thomadakis, "The Greek Merchant of the Palaeologan Period: A Collective Portrait", *Πρακτικά της Ακαδημίας Αθηνών* LVII (1982), pp. 96-132 [*Gender, Society and Economic Life in Byzantium*, London 1992, no. VIII]; D. Jacoby, "Les Génois dans l'empire byzantin. Citoyens, sujets et protégés (1261-1453)", *Storia dei Genovesi* IX (1989), pp. 264-265 [*Trade, Commodities and Shipping in the Medieval Mediterranean*, London 1997, no. III]; Nevra Necipoğlu, "Constantinopolitan Merchants

méprise en tant qu'une époque de déclin accéleré. En fait, il n'y avait plus un empire. Mais il y avait certainement un État pour la nature du quel nous ne connaissons pas grand chose. Il y avait surtout une société qui était dechirée par des conflits politiques et idéologiques et par des contradictions vives, dues aux changements profonds, qu'elle ne pouvait pas toujours suivre. Ce sont exactement les signes de changements et ces contradictions que j'ai trouvé intérressants pour mieux saisir la société byzantine, ses permanances ou ses possibilités. En plus, le XVe siècle était une époque transitoire et son étude nous permet de réfléchir en tant qu'historiens sur la question majeure concernant la transition d'une ère à l'autre dans la partie orientale de la Méditerranée.

Tout cela donné, j'avais commencé à étudier le XVe siècle byzantin, ayant fait deux acceptations initiales. La première était que la chute de Constantinople était non seulement un fait militaire de première importance, mais aussi un fait politique qu'on doit analyser sous l'aspect des conflits politiques de l'époque pour le comprendre. La deuxième était que Byzance était toujours, et surtout pendant l'époque tardive, une partie intégrante du monde européen, c'est pourquoi on doit prendre en considération l'histoire parallèle des États européens, et en premier lieu l'histoire des villes italiennes avec lesquelles il était en contact économique et culturel.

Pendant les XIVe et XVe siècles les territoires byzantins se limitaient de plus en plus.[3] La juridiction de l'empereur byzantin était circonscrite dans la ville de Constantinople et ses environs. Du point de vue géographique, l'État des derniers Paléologues n'était en réalité qu'une ville-état. Je me suis donc posée la question si l'État byzantin s'est en même temps tranformé en une ville-état du point de vue politique. Or, des textes proprement politiques

---

and the Question of their Attitudes towards Italians and Ottomans in the Late Palaeologan Period", *Πολύπλευρος νους. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburstag*, éd. Cordula Scholz et Georgios Makris, Munich et Leipzig 2000, pp. 251-263. Parmi les hommes d'affaires byzantins le cas de Loukas Notaras est le mieux étudié; sur lui et la famille de Notaras voir Oikonomides, *Hommes d'affaires*, pp. 19-20; plus récemment voir K.-P. Matschke, "The Notaras Family and its Italian Connections", *Dumbarton Oaks Papers* XLIX (1995), pp. 59-72; *id.*, "Personengeschichte, Familiengeschichte, Sozialgeschichte. Die Notaras im späten Byzanz", *Oriente e Occidente tra Medioevo ed Età Moderna. Studi in onore di Geo Pistarino*, éd. Laura Balletto, Vol. II, Gênes 1997, pp. 787-812; Th. Ganchou, "Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople ou les relations 'étrangères' de l'élite byzantine au XVe siècle", *Migrations et diasporas méditerranéenes (Xe-XVIe siècles)*, éd. M. Balard et A. Ducellier, Paris 2002, pp. 149-229.

[3] Sur un aspect général de cette période historique, voir I. Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, Paris 1996.

n'existent pas et pour repondre à cette question on est obligé de trouver les outils operationnels pour tracer les tranformations éventuelles à travers les sources disponibles.

Le conflit le plus documenté est celui entre les unionistes et les contre-unionistes. C'est à travers de ce conflit qu'on puisse dresser les grandes lignes de cette époque transitoire. Nous savons que les Paléologues face aux Ottomans cherchaient à obtenir l'aide militaire du pape et des souverains occidentaux; à ce propos ils avaient accepté l'union des Églises malgré l'opposition ferme d'une grande partie des dignitaires ecclésiastiques et des intellectuels qui se sont constitués en un mouvement anti-unioniste.

Face aux unionistes qui plaidaient en faveur de l'unification du monde chrétien en s'appuyant sur des arguments d'une culture commune et de la continuité entre la Rome ancienne et la Rome nouvelle, les contre-unionistes brandissaient le risque de voir s'altèrer leur foi, et par conséquent leur identité.[4] C'est ainsi que le "latinisme", conçu comme une trahison de la foi orthodoxe, que les contre-unionistes attribuaient à leurs adversaires est devenu avec le temps une accusation grave du fait qu'il désignait non seulement la determination d'une personne par rapport à l'union mais aussi ses relations envers son propre héritage culturel. La question de l'union révèle le fossé qui séparait deux mondes en Byzance tardif ou plutôt deux façons de concevoir le monde: la façon conservatrice attachée aux traditions et la façon disons moderniste tournée vers l'ère nouvelle qui s'annonçait. À mon avis, la querelle entre unionistes et contre-unionistes pendant le XVe siècle était une querelle politique et fait écho au conflit qui opposait deux groupes au sein de la classe dirigeante byzantine avec pour enjeu la manière avec laquelle s'exerçait le pouvoir et leurs positions respectives après la conquête turque qui semblait à tous inévitable.

En effet, ce que l'on observe au XVe siècle, c'est que les archontes et l'empereur entrent en conflit avec l'Église, parce qu'ils ont une autre conception de l'État. Très schématiquement, si les archontes s'efforçaient de promouvoir à l'époque un État "séculier" qui garde résolument ses distances avec l'Église, le Patriarcat, de son côté, dans le contexte de l'expansion progressive des Ottomans et de la pénétration de l'Église catholique dans les régions relevant de sa juridiction, devait absolument assurer l'unité de son territoire, pour des raisons à la fois économiques et idéologiques. Il

[4] Sur le conflit entre unionistes et contre-unionistes pendant l'epoque examinée ici voir l'étude récente de Marie-Hélène Blanchet, *Georges Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472), premier patriarche de Constantinople sous la domination ottomane. Personnage mythique, personnage réel,* Paris 2008, où toute la bibliographie relative.

sentait par ailleurs que son avenir résidait dans la péninsule balkanique et en Russie, où son influence était incontestée et donnait une impression d'universalité. Dans le conflit qui l'oppose aux archontes, ce sentiment et/ou ce besoin d'universalité a joué un rôle capital en suscitant, sur le plan politique, l'illusion que l'Empire byzantin œcuménique pouvait renaître, et que l'Église, dont l'autorité avait été ébranlée, pouvait retrouver son prestige d'antan. D'aucuns pensent que le cercle étroit du Patriarcat cultivait une "utopie orthodoxe".[5] Cette utopie avait des tenants et des aboutissants politiques, dont la dépréciation du pouvoir impérial, l'existence politique du "royaume des Romains", tel que l'avaient modelé les derniers Paléologues, formulée par les officiers ecclésiastiques. L'accusation de "latinisme", donc, lancée par les érudits ecclésiastiques, conférait des dimensions idéologiques au retranchement de l'Église. Au XVe siècle, ce projet trouvait une expression claire dans son conflit avec les archontes, la stratégie consistant à agiter la menace de la ruine morale et réelle de la "race" des Orthodoxes afin d'en assurer l'impact maximal auprès des fidèles.

J'ai parlé du plan politique des Paléologues et je trouve utile à ce propos d'analyser ici la notion de patrie.[6] Pendant l'époque tardive, et surtout après le XIIIe siècle, il paraît que la notion de patrie est devenue plus large que celle des époques précédentes. Le mot s'est mis à évoquer une liaison réciproque entre l'homme et le lieu de son origine. Le lieu acquiert ainsi des connotations qui ne sont plus uniquement géographiques. Il prend aussi dans plusieurs cas des sens politiques et culturels, qui non seulement permettent l'identification d'une pesonne, mais ils sont des éléments constitutifs de son identité. Le lieu par excellence qui définit à cause de son préstige ses habitants est Constantinople. À l'inverse, un lieu se définit par la valeur des ses habitants, de chacun parmi eux et de tous dans leur ensemble. De toute façon, le mot "patris" prend de plus en plus un sens émotionel.

---

[5] P. Gounaridis, "Ιωσήφ Βρυέννιος, προφήτης της καταστροφής" [Joseph Bryennios, un prophète du désastre], *1453. Η Άλωση της Κωνσταντινούπολης και η μετάβαση από τους μεσαιωνικούς στους νεώτερους χρόνους* [1453. La chute de Constantinople et la transition du Moyen Âge à l'époque moderne], éd. Tonia Kioussopoulou, Hérakleion 2005, pp. 133-145.

[6] *Id.*, "Grecs, Hellènes et Romains dans l'État de Nicée", *Αφιέρωμα στο Νίκο Σβορώνο* [Hommage à Nikos Svoronos], Vol. I, Réthymno 1986, pp. 248-257; *id.*, *Γένος Ρωμαίων. Βυζαντινές και νεοελληνικές ερμηνείες* [Genre des Romains. Interprétations byzantines et néohelléniques], Athènes 1996. Voir aussi Tonia Kioussopoulou, "Identités byzantines", *Historein* II (2000), pp. 135-142.

Ce n'est pas le fait du hasard si le lieu qui devient une patrie est la ville.[7] Les textes de l'époque témoignent d'un lien spécifique que les habitants d'une ville développaient avec l'espace urbain. Il s'agissait plutôt d'un patriotisme de la ville dont le contenu, et cela fait la nouveauté, était clairement politique et séculier. La formation d'une ville-patrie se basait évidemment sur le rôle important que les villes jouaient à cette époque. Je crois que l'appropriation d'une ville en tant que patrie exprime l'angoisse de la classe dirigeante, ou d'une de ses parties, de survivre en tant que telle à cette confrontation.

Si on étudie les textes de l'empereur Manuel II Paléologue, et surtout ses oraisons, on constate que ce que l'empereur considérait comme patrie, soit une ville, sa ville natale, soit une région, avait un contenu purement politique, c'est-à-dire la patrie corréspondait au territoire sur lequel s'exercait un pouvoir politique donné. En plus cette patrie se caractérisait de sa propre histoire, à savoir de son passé prestigieux. Nous constatons qu'à travers ses discours publics l'empereur tentait de propager la territorialisation d'un sentiment d'apartenance.

La notion de patrie telle que la concevait Manuel nous rappelle l'idée de la patrie qu'on développait pendant la même époque en Occident, liée à la formation des monarchies nationales, qui revendiquaient la territorialisation et par conséquent la sécularisation de la patrie. Il est connu que c'était pendant les premiers siècles du Moyen Âge que l'ancienne "patria communis" est montée au ciel; le chrétien était alors devenu le citoyen d'une cité d'un autre monde, tandis qu'à partir du XIIIe siècle la patrie corrésponde de nouveau à une unité politique, voire terrestre.[8]

Tout cela donné, la question que je me suis posée est si Manuel Paléologue visait à organiser un État sécularisé, et si on peut dire ainsi "national". Il n'y a aucune doute que ni Manuel ni son successeur au trône Jean VIII Paléologue avaient l'illusion d'un empire œcuménique. Les territoires byzantins se

---

[7] Angeliki Konstantakopoulou, *Βυζαντινή Θεσσαλονίκη. Χώρος και ιδεολογία* [Thessalonique byzantine. Espace et idéologie], Ioannina 1996, pp. 197 sqq.

[8] E. Kantorowicz, "*Pro patria mori* in Medieval Political Thought", *American Historical Review* LVI/3 (1953), pp. 472-492 [*Mourir pour la patrie et autres textes*, Paris 1984, pp. 105-141]. C'est sur cette étude classique que se basent les études rélatives récentes. À titre indicatif voir Dominique Jogna-Prat, "Constructions chrétiennes d'un espace politique", *Le Moyen Âge* CVII/1 (2001), pp. 49-69; P. Monnet, "La *patria* médiévale vue d'Allemagne, entre construction impériale et identités régionales", *Le Moyen Âge* CVII/1 (2001), pp. 71-99; G. Chittolini, "The Italian City-state and its Territory", *City-states in Classical Antiquity and Medieval Italy*, éd. A. Molho, K. Raaflaub et J. Emlen, Stuttgart 1991, pp. 589-602.

limitaient de plus en plus et, comme nous l'avons noté, la juridiction de l'empereur était circonscrite dans la ville de Constantinople et ses environs; sans aucun doute, du point de vue géographique, nous l'avons déjà remarqué, l'État de derniers Paléologues était une ville-état. Dans des telles circonstances je trouve très probable que les Paléologues s'orientaient vers une nouvelle organisation de leur État, imposée par le danger ottoman, mais surtout par les nécessités sociales de l'époque.

Les derniers empereurs byzantins se sont appuyés sur la couche sociale des hommes nouveaux, qui avec les membres des familles aristocratiques traditionelles composaient l'élite constantinopolitaine. Ceux qui assistaient l'empereur dans l'exercice de son pouvoir, ceux qui faisaient partie de son entourage, les "archontes" des sources écrites, constituaient une couche qui ne correspondaient pas tout à fait à l'ancienne aristocratie byzantine. Leur place sociale était comme dans le passé, determinée par leur puissance économique et par les relations directes qu'ils entraitenaient avec l'empereur. Sauf, qu'à present cette puissance économique s'appuyait essentiellement sur les activités commerciales. Il est bien connu que pendant toute l'époque tardive le commerce byzantin était important, mais limité à certains produits et joué un rôle subsidiaire par rapport au grand commerce italien.[9] Les entreprises byzantines pour mieux rapporter avaient besoin de la collaboration avec les Latins. N. Oikonomides nous a montré que beaucoup de membres de la grande aristocratie terrienne ont à cette époque modifié leur comportement économique investissant dans le commerce pour pouvoir compenser la perte de leurs terres.[10] Mais dans l'entourage du palais on rencontre aussi des personnes issues des familles plus modestes, qui étaient étroitement liés avec l'Occident sur le plan économique et dont leur survivance économique dépendait dans une large mesure de leurs relations avec la tiare pontificale. Nous constatons, en effet, qu'une nouvelle aristocratie, une aristocratie montante, résidait à Constantinople, ayant absorbé un grand nombre des anciennes familles aristocratiques de la ville, et formait avec eux la couche dirigeant de la société byzantine.

---

[9] Angeliki Laiou-Thomadakis, "The Byzantine Economy in the Mediterranean Trade System: Thirteenth-Fifteenth Centuries", *Dumbarton Oaks Papers* XXXIV-XXXV (1980), pp. 177-222 [*Gender, Society and Economic Life*, no. VII]; *id.*, "The Greek Merchant". Parmi les études les plus récentes voir K.-P. Matschke, "The Late Byzantine Urban Economy, Thirteenth-Fifteenth Centuries", *The Economic History of Byzantium, from the Seventh through the Fifteenth Century*, éd. Angeliki E. Laiou, Washington, DC, 2002, pp. 463-495, et dans le même volume, *id.*, "Commerce, Trade, Markets, and Money, Thirteenth-Fifteenth Centuries", pp. 771-806, où toute la bibliographie antérieure.

[10] Oikonomides, *Hommes d'affaires,* pp. 119-123.

Cette aristocratie avait des liens économiques et culturels étroits avec les villes italiennes, surtout Venice et Gênes, et elle défendait la politique unioniste de Manuel et de Jean Paléologue. Une de mes conclusions donc appuyée sur le fait que les Paléologues menaient une politique qui ne s'intéressait pas à un compromis avec l'Église concerne l'hypothèse que leur approche vers l'Occident, au lieu d'être seulement la preuve de l'affaiblissement de l'État byzantin, est aussi le signe d'une tendance de la sécularisation du politique. Je pense que leur idée de la patrie nous permet de vérifier la validité de cette hypothèse. Ceux qui parlaient d'une "patria communis", comme Manuel Paléologue, et ils se référaient à une patrie territorialisée, une patrie dont le contenu était politique, ils cherchaient la formation d'une entité politique sur la base de la langue grecque et de l'histoire qui les distinguaient des autres. Il est à noter que ceux qui étaient pour une patrie commune se croyaient des Hellènes. Si nous constatons que ceux qui parlaient le grec cherchaient à obtenir une expression politique, nous pouvons compléter notre hypothèse formulée plus haut de la façon suivante: l'époque obligeait les derniers Paléologues à construire un État "séculier" et "national", un État des Hellènes qui était nécessaire pour la survivance de l'élite constantinopolitaine. Les autres, autour du cercle patriarcal, restaient fidèles à l'idée de l'empire. Pour eux la patrie était le pays natal, une "patria propria", aux traits uniquement culturels, car elle était le noyeau du "genos" chrétien.[11]

Et pour arriver à une dernière question: pourquoi les archontes et l'empereur ont-ils défendu Constantinople, "leur patrie", au lieu de la céder aux Ottomans? Un de ses défenseur, par example, était Loukas Notaras, un homme de confiance de l'empereur qui, nous le savons, se trouvait en contact avec les Ottomans, mais qui avait aussi des relations étroites avec

[11] En 1415, le moine Iossif Bryennios (N. Tomadakis, "Ιωσήφ του Βρυεννίου δημηγορία συντομωτάτη… *Περί του της Πόλεως ανακτίσματος*" [Discours bref de Joseph Bryennios... "Sur la réconstruction de la Ville"], *Περί Αλώσεως της Κωνσταντινουπόλεως* [Sur la chute de Constantinople], Thessalonique 1993, pp. 243-252) forçait les Constantinopolitains de donner de l'argent pour la fortification de la ville, qui était leur "patrie, leur mère et la nourrice de tous les chrétiens". D'après lui, la ville était la maison de ses habitants qui étaient obligés de la protéger de la même manière qu'ils doivent protéger leur foyer. Constantinople en tant que patrie était pour Bryennios sa ville natale, mais avec une dimension morale. Elle était aussi le centre réligieux de tous les chrétiens. Le mot employé par Bryennios est "genos", la "gens", des orthodoxes, qui constituait une collectivité chrétienne, avec pour son territoire Constantinople. Le texte de Bryennios, entre autres textes des intellectuels ecclésiastiques, nous montre la conception d'une patrie définie par le réligieux, dont la défense était une obligation morale, dans la perspective de renforcer la communauté orthodoxe.

les Génois et les Vénitiens. Il était citoyen génois et il avait ses comptes dans la Banque de San Giorgio. Cet homme important, les sources disent qu'il se trouvait juste après l'empereur dans l'échelle sociale, bien qu'il puisse partir en Italie, avait fait le choix de participer personnellement à la défense de la ville. D'après les historiens de l'époque il a combattu pour "sa patrie, son empereur et sa famille".

En fait, il ne s'agit ni d'une question rhétorique, ni d'une réponse évidente. Si on dépouille les sources écrites avant et après 1453, on constate des points de vue différenciés là-dessus. Il est certain que la fin politique de l'État byzantin a influencé retrospectivement le regard des intellectuels et que à cause de cela il paraît comme si l'on ne défendaient pas tous avec le même motif la capitale. Mais, la territorialisation d'un sentiment d'appartenance révélé avant la chute était, comme je le suggère, une prise de position politique claire.

C'est exactement cette territorialisation d'un sentiment d'appartenance et d'autre part l'hypothèse formulée sur les indices dispersées dans les sources, concernant l'existence d'un conseil municipal qui m'ont permis de conclure que l'État byzantin avait tendance à devenir une ville-état du point de vue politique. Mais les Ottomans qui ont accéléré cette évolution, étaient les mêmes qui l'ont freiné en conquérant Constantinople.

Université de Crète